3[me] Année. — N° 89 **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 15 Mars 1866.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	9 f.	5 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
Ouvert de 10 heures à 2 heures
22, RUE BREDA
ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

Vente au numéro, à Paris
CHEZ
F. HENRY, libraire, galerie d'Orléans, 12, (Palais-Royal)
BRASSEUR f[res], id., galerie de l'Odéon, 8, 9, 11 et 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMOND, id., boulevard de Strasbourg, 35.
MARTEAU. id., passage Jouffroy, 50 et 52.

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Sommaire du n° 89 de l'Avenir

Paris, 15 Mars 1866

LE LIVRE D'ÉRASTE

PAR

ALIS D'AMBEL (1)

Prolégomènes.

Prions, mon fils, pour que Dieu tout-puissant daigne m'inspirer et féconder nos travaux; prions pour que l'Esprit de vérité vienne en aide à son obscur disciple, en illuminant ma pensée des puissants rayons de la sienne, afin que je puisse conduire à bien la grande tâche que j'entreprends en te dictant ce nouveau livre spirite. Que Dieu te bénisse aussi, cher enfant, vieil ami si longtemps égaré dans les sentiers de l'égoïsme et de l'impiété, afin que tu jouisses désormais du plein exercice de ta faculté médianimique, de manière à me seconder dans l'œuvre ardue et difficile à laquelle nous nous consacrons ici (2).

Avant d'entrer en matière, il est nécessaire, il est utile de confesser hautement cette vérité immuable : c'est que Dieu seul est éternel ! parce qu'étant la vie ellemême, il est seul la source de la vie. Adorons donc en lui l'unique Créateur de tous les Esprits et de toutes les choses. Sauf lui, tout a commencé, et nul Esprit si haut placé soit-il, ne peut dire : « Je n'ai pas commencé. » Toutefois, le Sublime Ouvrier n'a rien créé d'une manière éphémère, et tout ce qui est sorti de ses mains en est sorti pour vivre à jamais dans les siècles des siècles, en obéissant toujours aux diverses lois de la transformation et du progrès.

Avant la chute et la condamnation des anges rebelles, et avant que ces Esprits déchus fussent condamnés aux travaux forcés de la terre, la population terrestre, en tant qu'humanité, n'avait jamais existé (3). Cependant le Créateur, éternellement actif, avait semé de tout temps dans l'immensité des milliers de mondes et de soleils; et en même temps que des légions d'archanges et de purs Esprits animaient déjà l'infini, des myriades d'anges inférieurs et d'Esprits en formation peuplaient ces différents mondes, où ils se perfectionnaient en sagesse et en savoir, afin d'obtenir leur admission dans les légions de l'infini. Or, il existe toujours, en dehors de votre système solaire, une infinité de ces mondes inconnus et innommés pour vous, où l'Esprit germe, grandit et se transforme suivant des lois spéciales à ces mondes, et conquiert, à chaque transformation, un grade supérieur dans les hiérarchies de ces mondes privilégiés. Dans les planètes de l'agrégation terrestre, la mort est la condition fatale de la transition ; tandis que dans ces sphères, la transition d'un état à l'autre s'opère presque sans solution de continuité, c'est-à-dire sans travail, sans secousse et sans trouble aucun ; l'Esprit conserve, sous quelque forme que ce soit, la conscience de son identité, et la vie ne s'endort jamais en lui de l'état de germe à celui de pur Esprit, bien qu'il passe par la végétation, l'animalité et l'état analogue à l'état humain, avant d'atteindre au rang suprême de pur Esprit. C'est ainsi que chez vous, la larve sort de son œuf ou de sa graine, accomplit ses différentes mues avant de s'emprisonner volontairement dans sa chrysalide d'où elle s'élance papillon radieux dans l'éther azuré.

Si dans ce préambule je vous dévoile ces mondes et leurs lois, c'est pour que vous ne vous imaginiez pas qu'il y ait des limites au pouvoir absolu de DIEU, et que les planètes de votre système solaire soient les seules aptes à alimenter le vaste monde des Esprits. Bien que Dieu ait dit à Jacob : « Ta postérité sera nombreuse comme la poussière de la terre, » sachez que si nombreuse que soit cette postérité dans le passé et l'avenir, augmentée de toutes les autres races terrestres, cette masse, innombrable à vos yeux, ne paraîtra pas plus dans le grand royaume de l'infini qu'un iota dans le dictionnaire de tous les dialectes humains réunis. Car, de même que tous les fleuves et les cours d'eau de la terre, bleus, jaunes, verts ou noirs, venant de l'orient, de l'occident, du sud ou du septentrion, affluent directement ou indirectement dans le grand Océan, de même tous les mondes épars dans l'immensité viennent affluer dans ce grand océan sans limites qui forme le royaume du Tout-Puissant, qu'on appelle l'infini, où Dieu règne face à face sur les Esprits les plus purs, anges, archanges et séraphins, dont il a fait ses ministres bien-aimés.

Je n'ai pas reçu pour mission de vous raconter l'histoire de l'anté-humanité, ni de vous révéler ce qui se passe dans les milieux étrangers au vôtre : l'heure n'est pas venue ! Apprenez seulement que l'orgueil ayant aveuglé quelques-uns des premiers-nés d'entre les Esprits, Dieu jugea bon de leur rappeler qu'ils n'existaient que par sa volonté; il les précipita, non dans le néant, ce qui aurait été détruire son œuvre, mais dans l'eau de l'oubli dont la tradition païenne nous a conservé le souvenir sous le nom du Léthé; et ayant ainsi perdu temporairement la conscience de ce qu'ils avaient été, ils furent emprisonnés dans la chair. Voilà comment les hommes furent créés et jetés dans les planètes à ce destinées, suivant le plus ou moins de culpabilité des Esprits qui les animaient.

On s'étonnera peut-être que des Esprits d'une certaine élévation aient pu faillir. N'oubliez pas que Dieu a laissé à chacun, avec la conscience du bien ou du mal, un libre arbitre absolu, et que ce libre arbitre est un des signes caractéristiques de l'Esprit ayant assez acquis dans ses migrations inférieures pour entrer dans la migration humaine. Cette faculté une fois acquise ne se perd jamais à quelque hauteur qu'atteigne un Esprit. Conséquemment la chute des Esprits dont il est ici question n'a été que le résultat d'une déviation de la conscience et du libre arbitre de ceux-ci. J'affirme donc ici, selon la belle expression du poëte, que les habitants des divers mondes inférieurs ne sont que « les repris de la Justice de Dieu ! »

Mais laissons dans l'ombre ce que l'Éternel a mis luimême dans l'ombre pour vous, et ne nous occupons plus pour le moment que de ses rapports avec votre humanité prise isolément, et de ceux qui existent soit entre vous, soit entre vous et nous.

Nous allons donc nous occuper de l'homme et de l'humanité : nous étudierons rapidement les lois qui les régissent ; nous verrons l'homme travaillant même, à son insu, au progrès général. Nous embrasserons d'un seul coup d'œil le vaste panorama du passé : la phase barbare, la phase hébraïque et païenne et la phase chrétienne dont les austères débuts sont aussi admirables que l'épopée gigantesque qui en forme le couronnement. Nous expliquerons la fonction providentielle des armées pendant ces périodes terribles où l'humanité semble prise d'un fatal vertige ; nous analyserons la situation des différents cultes chrétiens; et nous montrerons le christianisme toujours debout au milieu des cataclysmes religieux et sociaux ; nous prouverons la vérité et l'indispensabilité de la réincarnation ; nous tâcherons de vous donner une idée sommaire de la théorie des mondes de votre tourbillon, et nous vous enseignerons ce qu'il faut entendre par le ciel et l'enfer. Enfin, nous assisterons à la renaissance de cet *illuminisme* que des savants, des matérialistes et des impies ont osé appeler l'épidémie périodique de l'humanité, faisant ainsi ironiquement allusion à toutes les époques bénies de la révélation.

ERASTE.

Pour copie conforme :
ALIS D'AMBEL.

(1) Voir les numéros 86, 87 et 88.

(2) On voit que *l'Avenir* ne représente nullement *l'école de la négation de la prière*.

(3) Nous ne partageons pas à cet égard l'opinion de l'Esprit; mais il faut se rappeler que tout ce qu'Eraste nous dit n'est qu'hypothétique et jamais absolu. A. D'A.

CHRONIQUE SPIRITE

LA DERNIÈRE CONFÉRENCE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

De grands progrès sont réalisés de nos jours. J'en aime un entre tous, celui des cours et des conférences libres qui réunissent autour de gens de lettres habiles à manier la parole, des auditoires avides de se distraire en s'instruisant. Longtemps la chaire et le barreau ont eu le monopole de l'art oratoire. Mais les débats judiciaires n'ont jamais été du goût de tout le monde ; et l'exposition des mystères quelque peu contradictoires de théologies embrouillées le devient chaque jour de moins en moins. Les luttes politiques sont surven u

mais il n'est donné qu'à un petit nombre d'élus de les entendre et d'y prendre part; et puis elles fatiguent. Reste le haut enseignement, mais il est entre les mains des plus doctes docteurs et le théâtre, mais les acteurs n'y sont pas les auteurs de ce qu'ils récitent, et ce ne sont pas des orateurs que le public entend.

Il y avait évidemment une lacune à combler. Maintenant, c'est chose faite; et la parole, renfermée jadis dans certains cadres spéciaux, s'étend aujourd'hui sur tous les sujets par la bouche du premier citoyen venu qui en demande l'autorisation s'il l'obtient.

C'était le 28 février la dernière conférence des membres de la Société des gens de lettres à la salle Valentino.

MM. Tony Révillon et Paul Féval se sont fait entendre.

M. Révillon a parlé sur le général Hoche dont il a retracé, avec d'intéressants détails, les belles actions dans une apologie brillante et rapide comme la carrière du jeune héros dont le nom est honoré par tous les partis en France et austère comme son caractère.

M. Paul Féval a traité des superstitions parisiennes et bretonnes comparées.

Ce sujet nous appartient pour deux motifs: le premier, c'est que nous passons pour propager la superstition; le second, c'est qu'au contraire, nous la combattons; mais, il est vrai, pas comme on l'a fait jusqu'ici. Ce n'est pas en niant *a priori* ce qu'on ne comprend pas, ou ce qui est en dehors des limites, que la science officielle a arbitrairement assignées aux investigations de l'esprit humain, non; et nous déclarons qu'il y a une première superstition à restreindre la puissance et les richesses de la nature, à nier des faits et des phénomènes qui n'ont que le tort d'être supérieurs à l'état actuel des connaissances humaines, et à railler ceux qui en veulent le progrès par l'étude et l'expérimentation.

Quel pêle-mêle dans cet abattis de superstitions que nous présente M. Paul Féval! Dans sa verve railleuse il mord également tout ce qu'il juge erroné, et les puérilités du vendredi, du nombre treize, de la salière renversée et les sciences du Magnétisme et du Spiritisme qu'il dit être encore au maillot. Prenons acte de cette première appréciation de l'orateur que nous allons suivre pas à pas dans sa course à travers Paris.

Un de ses confrères littérateurs a refusé de porter la parole dans ces conférences, uniquement parce qu'elles ont lieu le vendredi.

(Il y a, à ma connaissance, trois réunions de spirites et une de magnétiseurs ce jour-là, ainsi ils n'en ont guère peur).

Une de ses cousines garde à dîner un parent qui se présente inopinément, malgré elle et tout en appréhendant pour lui parce qu'il arrive en treizième à table. Il meurt dans la quinzaine.

Certainement le nombre treize n'y est pour rien. Mais ce n'est pas une heureuse manière de confondre un préjugé que de prendre pour exemple un fait qui en justifie les partisans.

Même faute pour un sujet plus grave, parce qu'il se rattache à la Mancie, science intermittente dans ses résultats, mais qui, pratiquée à toutes les époques, en a souvent donné d'exacts. *L'Evénement*, en reproduisant la conférence, en a supprimé ce passage, je ne sais pour quel motif. En deux mots, le voici:

Il y a quelques trente ans, un acteur obscur, connu de l'orateur, obtint par une opération magique, la révélation d'un terne qui devait triompher à la loterie. Il le prend. Au tirage, les numéros désignés sortent. Mais la fille du pauvre diable — ô triple étourdie! — avait brûlé les billets par mégarde avec un fer à papillottes!...

Je prends cette histoire telle qu'elle est; et j'y vois que la science divinatoire avait donné un présage véridique, mais que... le Destin ou... la Providence qui règle toutes choses n'avait pas permis qu'il profitât à celui qui l'avait obtenu.

Passons au Spiritisme proprement dit, c'est-à-dire à la communication des vivants et des morts ou plutôt des Humains et des Esprits.

Il faut n'être injuste ni exigeant. La critique en est assez modérée. Nous pouvions nous attendre à plus d'âpreté et de violences après toutes celles qui ont déferlé sur le Spiritisme lors de la venue de deux étrangers, les Davenport... qui le niaient!

En somme, l'orateur s'en est tenu à un badinage superficiel qui nous a rendu fort suspecte sa connaissance du sujet traité. Il n'en a démontré ni l'impossibilité de la raison d'être, ni l'inévitable absurdité des résultats. Pas de théories avec preuves à l'appui, ni conclusions tirées en bonne logique. Mais de piquantes anecdotes se rapportant à son ancien secrétaire, jeune homme naïf et crédule, d'un caractère inquiet, sujet à des élans qu'il ne pouvait contenir et qui l'égaraient à chaque instant. C'est d'après les hauts faits de ce pauvre garçon que M. Paul Féval s'est fait une opinion du Spiritisme. Enfin!...

Il lui a entendu dire qu'un bottier faisait venir à volonté dans sa table les Esprits d'Epaminondas et de Socrate, et tenait enfermé dans un coffre celui de Louis XVII, et beaucoup d'autres gaucheries et excentricités semblables. D'où l'orateur conclut que le Spiritisme n'est qu'un tissu de gaucheries et d'excentricités. Ce qui équivaut à se faire une opinion de la musique d'après le crin-crin de l'aveugle du coin, ou de la peinture d'après les images à deux sous qui se vendent à la foire voisine.

Cependant M. Paul Féval se laisse conduire un jour par son candide initiateur à cette réunion où tant de grands génies de l'antiquité se manifestent; et quel est celui qui paraît? Un monsieur quelconque, décédé depuis quatre ans, connu de l'assistance et qui dit être heureux dans la nouvelle sphère où il se trouve!

Que des questions imbéciles lui aient été faites, c'est possible. Mais qu'est-ce que cela prouverait? La simplicité des gens sans lumières auxquels vous abandonnez une puissance supérieure dont ils ne peuvent se servir intelligemment, ô lettrés, ô littérateurs!

Faites vous-mêmes des expériences; et nul doute que vous en tirerez meilleur parti. Mais cessez au moins des facéties qui ne prouvent que votre futilité ou inventez-en de nouvelles. Celle des héros antiques obligés de faire danser des tables dans des loges de portier est usée depuis longtemps, et nous est particulièrement fastidieuse à nous qui l'entendons toujours sans en jamais rien voir. Il est bon de stigmaliser la crédulité publique; mais il n'en faut pas oublier le plus triste effet, celui de prêter l'oreille aux calembredaines dont on couvre des vérités qui n'en font pas moins leur chemin.

Le pauvre secrétaire en question apprend qu'un revenant, un suicidé vient piller le jardin de son patron en Bretagne. Il charge son fusil et s'apposte à la brune dans l'attente du spectre. Le lendemain on cherche notre héros et on le trouve pieds et poings liés à un tronc d'arbre où deux filous l'avaient garrotté en lui enlevant son fusil pour aller le vendre à la ville.

L'aventure est d'autant plus drôle qu'elle aurait pu être plus sanglante. Mais prouve-t-elle contre les apparitions? Parce qu'une rumeur est exploitée s'ensuit-il qu'elle soit erronée?

« Dans la paroisse de Plœmeurs, les gens qui se pendent ne sont pas bien morts; ils reviennent. »

C'est à Plœmeurs comme partout ailleurs et où on y professe une croyance que le Spiritisme a mainte fois confirmée. Le grand châtiment des suicidés est de se sentir toujours ramenés vers le corps qu'ils n'auraient pas dû quitter. Ils hantent le théâtre de leur désertion. Ils errent de l'un à l'autre, bourrelés par les remords, en proie aux horreurs de la décomposition d'une dépouille à laquelle les rattache une dernière affinité.

L'intérêt que leur témoignent les survivants est prompt à la rompre; et c'est là un des grands bienfaits des pratiques spirites.

Je ne suivrai pas l'honorable orateur dans sa pérégrination armoricaine. Ils se sent sur son terrain dans

La terre de granit recouverte de chênes

qui lui a donné le jour et dont le souvenir est pour ses travaux une source féconde d'inspirations.

Aussi les antiques supertitions de son pays, bien défigurées il est vrai, le trouvent indulgent. Il a l'amour de la Bretagne; il a raison, mais il en a aussi le préjugé. Ces menhirs de Carnac qu'il prône avec fierté, je les ai vus pour la plupart couchés à terre, martelés et convertis en rangées de pierres autour des jardins qui ne le cèdent en rien pour la prose à ceux de Puteaux et de Levallois. J'ai été bien désillusionné et affligé...

Rentrons dans notre sujet. M. Paul Féval aime les ballades — il en cite de fort jolies — et les légendes bretonnes, il en raconte de très-touchantes. Et ce qu'il a critiqué tout à l'heure l'enchante à présent. Pourquoi cette contradiction? C'est qu'un vernis de poésie miroite à ses yeux et le dispense de pénétrer au fond des choses. Il s'arrête à la surface; le littérateur est satisfait. Il ne le serait cependant pas si la substance de l'idée lui répugnait. Il en est donc plus pénétré qu'il n'y paraît à l'entendre. L'être intime qui est en lui, son véritable lui-même, son Esprit — en un mot — dément ce que, comme homme, il formule extérieurement. Publiciste, il faut bien qu'il fasse chorus avec ses confrères contre un mouvement d'idées qu'ils ont pris à faux. Livré à lui-même il se complaît dans les jouissances qu'il y trouve. Quelque chose lui dit qu'il y a autre chose que ce qu'on voit et qu'il y a du vrai dans ce qu'on en dit. Son imagination s'abandonne à ces aspirations vaporeuses, il les accueille; mais il se garde bien de les nourrir et de leur donner le corps d'une certitude scientifique car, il en détruirait tout le charme en en faisant une réalité.

Ne soyons donc pas étonnés qu'il honnisse le Spiritisme, et qu'il supplie, dans la plus courtoise péroraison, l'auditoire opulent et élégant qui l'écoute de ne pas propager dans la crédule Bretagne l'esprit sceptique de Paris.

Telle est en effet notre situation, pauvres spirites pris entre deux feux! D'un côté l'opposition systématique du matérialisme terre-à-terre qui nous déclare fous et absurdes de rechercher les preuves de l'existence du monde spirituel; et de l'autre le dépit de la fantaisie poétique qui ne nous pardonne pas de l'affirmer en le démontrant scientifiquement.

Mais nous sommes dans le siècle du réalisme, qui, lui aussi a sa poésie peut-être meilleure et plus vraie que celle du caprice. On ne se contente plus de croire, on veut savoir. La foi fait place à la conviction, et la première qui jadis suffisait, ne sert plus aujourd'hui qu'à rechercher la seconde.

Donc il n'est pas étonnant — car il me faut finir — qu'à la sortie, une dame de ma connaissance, aussi émue par les récits mystiques que stimulée par le scepticisme de l'éloquent orateur, m'ait demandé à assister à des expériences spirites, ce que je lui ai volontiers promis.

C'est la moralité de cette manifestation anti-spirite.

Alphonse DE BOISMARTIN.

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

Sur les Animaux. (1)

Médium : Mme Costel.

La monade humaine existe de toute éternité, parce qu'elle est une partie et une conséquence de Dieu ; semblable au rayon, elle émane directement de la cause qui l'a produite, et conserve, dans ses incarnations les plus infinies, comme dans les plus élevées, le type d'une forme qu'elle seule revêt.

L'Esprit universel anime la création à différents degrés. La vie animale est une manifestation organique et locale qui demeure engagée dans la nature spéciale de la planète dont elle dépend. Elle ne dépasse jamais le centre dans lequel elle se meut ; car elle n'est pas universelle et perfectible comme la monade humaine qui est à la fois typique et progressive.

Les créations inférieures subissent les combinaisons chimiques et fluidiques de leurs atmosphères ; l'animalité accomplit sa rotation avec une parfaite régularité ; ses races sont invariables, et leurs évolutions peuvent être inscrites sur un annuaire, comme celles des marées et des éclipses. Dans les premiers jours de gestation, le germe humain traverse certaines phases de l'animalité des batraciens et des quadrumanes. La majorité des savants a cru trouver dans ces tranformations et dans le rappel du point de départ et du point d'arrivée de l'animalité atteignant le terme de son progrès, la preuve évidente de la connexité des races.

Les apparences ici sont prises pour la réalité ; aucun praticien ne peut être trompé sur la nature d'un germe et ne pourrait le confondre avec celui d'une autre race ; cette apparente conformité ne prouve que l'unité des forces créatrices de la nature.

L'homme étant un être typique, chacun de ses traits moraux et physiques revit à un degré quelconque dans les races inférieures avec lesquelles il n'a d'autre rapport que celui de l'assimilation passagère des molécules organiques qui composent le foyer vital de chaque planète ; l'animalité assujettie à la matière locale ne s'en dégage jamais, tandis que l'homme la franchit et l'épuise pendant la courte évolution de ses années.

Les observations scientifiques constatent le progrès de la locomotion succédant à l'immobilité des individus du règne minéral et végétal ; mais il est impossible de découvrir dans l'animalité constituée les gradations du progrès ; l'instinct de la fourmi égale celui de l'abeille ; le castor est plus industrieux que le singe ; l'éléphant a les instincts affectueux et la sociabilité du chien. Où donc trouver les degrés qui conduisent les races inférieures à l'humanité ? Ce ne peut être dans la beauté d'un type spécial, car tous les animaux revêtent son empreinte sacrée avec une infinie variété, et leur forme a toujours un merveilleux rapport avec l'élément dont ils expriment la vitalité. La puissance de l'eau engendre ces races innombrables, bizarres, terribles ou passives qui peuplent le lit des rivières et les profonds océans. Les zones de l'air ont leurs productions ailées sauvages comme la cime des montagnes, familières et gracieuses dans les bois et les villes. La terre crée des types prodigieusement variés, qui sont toujours en parfaite harmonie avec le sol et le climat qu'ils peuplent ; mais toutes ces races ne dépassent jamais leurs causes finales ; elles sont produites par la force vitale des éléments, qui les crée et les absorbe sans relâche.

L'homme, conséquence et expression de Dieu, ne peut être la conclusion de l'œuvre dont il est le moteur. L'animalité naît de la création et l'homme du Créateur.

S'il en était autrement, pourquoi l'homme ayant atteint le surnom de la force, perd-il les attributs dont il aurait joui dans les états préparatoires ? L'infériorité de ses facultés physiques l'oblige sans cesse à recourir aux forces et à l'instinct des animaux : pourquoi ne profite-t-il pas des acquits antérieurs ? Comment combler le vide immense qui sépare l'instinct immobilisé de l'intelligence perfectible ? Nous concluons à une séparation absolue entre les deux races, nous appuyant d'abord sur l'autorité de la Bible qui affirme que Dieu, au commencement, créa l'homme comme homme, et fixa chaque espèce de bêtes dans sa race.

Nous appuyant ensuite sur des faits précis qui nous montrent l'homme au dernier degré de la sauvagerie, articulant à peine des sons confus, et se servant des animaux pour sa nourriture, ses besoins et sa parure ; tandis que ceux-ci, partout et toujours, ne peuvent que le dévorer ou le servir ; nous appuyant enfin sur la majestueuse Unité divine, qui fait dominer l'esprit sur les œuvres du temps, et ne laisse subsister que celles qui participent de son pouvoir créateur. Un Esprit.

(1) Nous ne partageons pas, tant s'en faut, l'opinion émise par l'Esprit qui s'est communiqué à madame Costel ; mais quelles que soient nos idées sur ce sujet controversé, comme nous cherchons tous la vérité, notre devoir est de mettre sous les yeux des lecteurs de l'*Avenir* les différentes manières de voir des Esprits et des hommes sur les animaux. A. D'A.

MANIFESTATIONS REMARQUABLES.

M. Livermore de New-York a envoyé à M. Benjamin Coleman du *Spiritual Magazine* le récit suivant des dernières manifestations qu'il a obtenu avec le concours de mademoiselle Kale Fox. M. Livermore est un des négociants les plus riches de New-York ; il est doué d'une haute intelligence, et ces paroles méritent toute croyance. Ce récit est précédé d'une introduction de M. Coleman.

Mon ami M. L., de retour à New-York, m'adresse un extrait de son journal concernant quelques manifestations qu'il avait eues avant son départ pour l'Europe ; il rend ainsi compte d'une séance qui a eu lieu récemment. Les phénomènes sont des plus remarquables. Le docteur Gray, qui jouit d'une grande réputation comme savant, assistait à la dernière séance. La singulière coincidence dont parle M. L. et dont il se servit comme preuve d'identité, était due aux circonstances suivantes :

La famille d'Estelle voyageait en Europe en 1851, lorsque M. L. vint les rejoindre à Bade. Les principaux appartements de l'hôtel étant occupés à leur arrivée, ils devaient se contenter d'un pavillon situé dans le jardin de l'hôtel. C'est là que M. L. demanda en mariage Estelle, qui devint bientôt après sa femme. Se trouvant l'été passé en Suisse avec sa sœur il demanda par le télégraphe un appartement dans l'hôtel où il était descendu en 1851. Cette fois encore l'hôtel était plein et la seule chambre qu'il put obtenir fut celle qu'avait occupée Estelle quatorze ans auparavant. Lorsqu'à son passage à Londres il me fit part de cette circonstance, je lui conseillai d'essayer d'en tirer une preuve d'identité. Voici ce qu'il m'écrivit à cet égard :

New-York, 20 novembre 1865.

Mon cher Monsieur Coleman,

Vous apprendrez sans doute avec intérêt, que ma première manifestation spirite, depuis mon retour d'Europe, a eu lieu chez moi et en présence du docteur Gray, elle a eu pour résultat la présence réelle, tangible et visible de ma femme, et cela dans ma propre chambre où se trouvait le docteur Gray, le médium et moi. C'était le vendredi soir 10 novembre 1865, l'atmosphère était froide et couverte, et ne contenait que peu d'électricité. Le médium et le docteur étant venus me faire visite, nous résolûmes d'avoir une séance à l'étage supérieur. Nous étions seuls à la maison à l'exception des domestiques qui se tenaient au sous-sol, après avoir fait fermer la porte à clé j'éteignis le gaz et nous primes place autour d'une table au centre de la chambre. Quinze minutes étaient à peine écoulées, que nous vîmes s'élever du plancher et en face du médium une lumière brillante : elle décrivit plusieurs cercles au-dessus de nous, se posa un instant sur la tête du docteur Gray et disparut. On pria le médium et moi de nous lever ; dès que nous l'eûmes fait, la lumière se montra de nouveau entre la fenêtre et la place que nous occupions ; elle nous fit reculer un peu comme pour lui donner plus d'espace. A ce moment succédèrent des frôlements très-sensibles, et l'instant après nous eûmes devant nous la forme de ma femme tenant à la main une seule fleur ; ses traits rayonnaient et étaient complétement visibles. Elle était habillée de gaze blanche ; un voile transparent lui entourait la tête et pendait devant l'œil droit, mais plus tard il fut tout à fait ôté, la robe formait autour du cou des plis réguliers ; elle flottait sur le reste du corps. Comme le docteur Gray était assis et que nous nous tenions debout entre lui et l'Esprit, il ne put voir que la lumière et la draperie, pendant que la forme paraissait et disparaissait cinq ou six fois dans un laps de trois quarts d'heure. J'ignore pour quelle raison l'Esprit devenait invisible pour moi chaque fois que le docteur s'approchait. J'ai suivi votre conseil à propos de certaine circonstance, dont je vous ai parlé à Londres et que personne ne connaît de ce côté-ci de l'Atlantique. Le résultat a été très-satisfaisant. Voici ce que j'ai fait à une seconde séance deux jours plus tard : j'ai écrit, à l'insu du médecin, les deux questions suivantes :

« Ma chère femme, — Je vous demande de vouloir bien maintenant m'écrire un mot au sujet de votre apparition de vendredi dernier ; je vous prie aussi ne me parler de certain incident de mon dernier voyage en Europe. » L'Esprit a écrit sur un papier :

« Mon cher mari, — Combien j'ai été heureuse de pouvoir venir à vous dans la forme ! Les paroles ne peuvent donner une idée de la joie que je ressentais. Je porterai la prochaine fois une robe différente : elle sera entièrement couverte de roses et de violettes, comme vous pourrez le reconnaître. J'étais à Bade avec vous, et je vous voyais penser à moi. J'étais aussi près de vous que lorsque je promettais d'être à vous pour toujours ; votre pensée m'avait attirée. Mon souvenir sacré s'attache à cet endroit. Vous souvenez-vous, cher Charles, de notre bonheur là-bas ? Soyez heureux, car je suis toujours près de vous. — Estelle. »

EXTRAIT DE MON JOURNAL.

Premiere soirée. — Le temps était froid et clair ; un grand feu brillait dans la cheminée, je baissai les yeux, tout en laissant une lumière pour pouvoir parfaitement distinguer tous les objets ; puis j'ouvris la table à coulisses de façon qu'il y eût au milieu une ouverture d'environ six pouces carrés. Il s'y montra après peu de minutes une main blanche et charnue d'une apparence tout à fait naturelle : à partir du poignet commençait une enveloppe d'une blancheur éclatante. La main s'évanouit mais elle revint au bout d'un instant. Elle tenait cette fois une fleur, dont la tige pouvait avoir trois pouces de longueur, j'avançai la main pour la saisir, et comme je la touchais, il se fit entendre un bruit sec, ressemblant à une décharge électrique, j'ouvris à la demande de l'Esprit le robinet du gaz, toute la chambre se trouvait alors éclairée. La main revint avec la fleur qu'elle posa sur une feuille de papier blanc ; je pris cette dernière et j'examinai la fleur. Elle présentait toute l'apparence d'un beau bouton de rose rouge avec des feuilles vertes. Miss Fox la prit en main ; elle la trouva au toucher froide, humide et gluante. Comme les agents invisibles commencèrent à manifester du mécontentement, elle déposa la fleur sur le papier ; la main la saisit instantanément et la fit disparaître. D'autres fleurs de formes et de couleurs différentes se montrèrent ; l'une d'elles ressemblait à une marguerite blanche. Obéissez à nos instructions, nous fut-il dit par coups frappés, « les fleurs se flétrissent à votre contact. »

Deuxième soirée. — De l'humidité et du brouillard, condition défavorables. Il se manifesta une très-belle lumière, montrant la manière dont se produisent les coups frappés ; elle avait la forme d'un cylindre et elle était comme d'habitude, accompagnée d'une enveloppe.

Elle fut placée dans ma main pour m'en faire sentir le poids; la coque ou la surface cédait évidemment sous la pression de mes doigts et devenait bossuée: Je reçus par des coups visibles la communication suivante : « Cette commotion apporte dans votre vie de tous les jours de grandes bénédictions; sachez les apprécier, car elles sont rares et peu d'âmes ont jusqu'à présent reçu votre souffle. Il y a deux vies; l'une mortelle et passagère, l'autre immortelle et éternelle. Elles se coudoient incessamment; l'une est remplie de soucis et de changements l'autre est sanctifiée par la paix et l'espérance; à l'une les larmes et les sourires, à l'autre une félicité sans fin. »

Troisième soirée. — Le temps est sec et froid. La lumière s'éleva bientôt; elle se sépara en deux et laissa voir debout devant nous la belle forme spirituelle de ma femme. Elle était entièrement visible, mais elle était autrement vêtue que d'habitude; peut-être ce changement avait-il quelque chose de symbolique dont le sens m'échappe. Autour de la tête, qui s'appuyait sur la main droite, s'enroulait un turban de gaze lamée d'or; il était parsemé de points brillants comme des diamants. Elle disparut, mais elle se montra bientôt de nouveaux avec une autre coiffure. La lumière s'éleva, après son départ, jusqu'au plafond en décrivant de grands cercles de six à huit pieds de diamètre. Je demandai qu'elle passât autour de nous, ce qui fut fait immédiatement avec une grande rapidité. Un grand rouleau de papier à dessin fut entraîné dans un mouvement giratoire et ne cessa d'accompagner la lumière. On entendait par moments la lumière ainsi que l'enveloppe, frapper contre la table et le plafond avec une force considérable.

Quatrième soirée. — L'apparence du temps était menaçante et le froid était assez vif. A peine le gaz eut-il été éteint qu'il se montra une splendide lumière et nous aperçûmes la figure si connue de Franklin. Rien ne peut donner une idée de la sérénité calme, de la dignité et de la spiritualité qui brillait. J'avais déjà souvent vu ces nobles traits, mais ils ne m'avaient jamais autant impressionné, ils étaient rayonnants et l'éclat de la lumière permettait d'en voir tous les détails. Franklin se montra dans quatre en droits différents de la chambre et chaque fois sous un autre costume. Mon chapeau, qui était resté sur le bureau, fut porté par lui pendant quelque temps; puis il lui fut enlevé de la tête et posé sur la mienne. Franklin parut au même instant avec un chapeau à cornes, une chemise à jabot et une cravate blanche; ses cheveux gris étaient ramenés derrière les oreilles. Il était enveloppé d'un ample vêtement de couleur foncée, qui se croisait sur la poitrine à six au huit pouces du menton. J'ai touché et examiné ce manteau qui m'a paru être d'une étoffe de laine grossière. L'habillement en dessous était complet, le jabot et la cravate étaient d'une blancheur immaculée, et je pus m'assurer de la réalité de l'habit et du gilet en écartant le manteau de mes propres mains. L'expression de la figure était pour ainsi dire cristallisée et ne changeait que dans les intervalles d'invisibilité. La formation étant instantanée et temporaire manque sans doute des nerfs et des muscles de l'organisation physique humaine, et elle ne peut manifester par conséquent qu'une seule attitude ou phase d'expression pour chaque cristallisation ou naturalisation, pendant laquelle les traits et l'expression demeurent en permenence.

Cinquième soirée. — Pluie et neige. La lumière spirituelle se montra d'abord suspendue à deux pieds au-dessus de la table. Elle descendit alors et frappa la table; il en résulta un son métallique, semblable au choc de deux verres. La forme en était cylindrique; elle avait environ trois pouces et demi de hauteur et une largeur un peu moindre. L'enveloppe qui l'entourait, lui donnait l'apparence d'un globe de lampe, qu'on aurait couvert d'une gaze légère. On vous pria de nouveau de prêter la plus grande attention. L'enveloppe fut enlevée en partie et nous vîmes un groupe de cristaux d'un éclat impossible à décrire; c'était comme une masse de diamants en pointe, de trois pouces de hauteur et de forme cubique. La lumière en était remerquablement belle et brillante. L'enveloppe fut alors entièrement ôtée, le groupe de cristaux s'éleva à la distance d'un pied de nos figures, et s'inclinant au même instant devant nous, se montra être un tube creux dont les cristaux formaient la partie extérieure; au fond et à l'intérieur se voyait un anneau ou cercle de lumière; le centre en était obscur, mais le bord extérieur brillait d'un vif éclat. Ce tub fut alors rapidement incliné vers nous pour être aussitôt relevé perpendiculairement. Ce mouvement donna naissance à une vapeur lumineuse qui s'échappait en forme d'anneaux et qui répandait autour de nous un parfum délicieux. Cette manifestation se renouvele à plusieurs reprises; la vapeur qui sortait du tube restait lumineuse pendant quelques secondes et flottait dans l'atmosphère.

Il est impossible d'en décrire l'odeur délicieuse. L'enveloppe fut de nouveau jetée sur le groupe de cristaux; on ne vit plus qu'un seul point lumineux qui traversait l'enveloppe dans toutes les directions et qui ressemblait exactement au foyer d'un verre ardent. Un parfum s'échappait de l'intérieur du tube en profusion et remplissait bientôt toute la chambre, tandis que nous suivions la lumière dans ses évolutions, tout en admirant et en respirant les anneaux lumineux.

Note. — Chaque manifestation diffère de la précédente, et chaque séance offre un caractère particulier.

Sixième soirée. — Le temps était beau; il y avait un feu vif de houille et le gaz était à moitié baissé. Une main de femme se montra et répondit à mes questions par des mouvements significatifs. Elle toucha la mienne et saisit mes doigts. Elle emporta un mouchoir que j'avais posé sur la table. La forme en était par moments amorphe ou grossière; d'autres fois elle était parfaite. Les doigts étaient tantôt largement écartés et paraissaient ne se mouvoir qu'avec difficulté; tantôt ils étaient flexibles et naturels. La main présentait au toucher l'apparence de la chair, mais la couleur en était d'une blancheur surnaturelle. Elle se terminait au poignet, comme je l'ai souvent constaté dans ce genre d'apparitions. Il n'y avait pas d'enveloppe ou de couverture, qui d'ordinaire accompagne ces formations temporaires dans la lumière spirituelle.

Septième soirée. — Le temps était beau et froid. Une lumière s'éleva du sol à la fin d'une communication, et nous fit voir l'Esprit de ma femme devant nous dans toute sa beauté. On me demanda mon chapeau pour abriter la lumière. Je le tenais à la main et j'en tournais l'ouverture vers l'Esprit: celui-ci secoua vivement à l'intérieur la lumière et toute sa figure fut illuminée par les rayonnements qui s'en répandaient. Il lui tombait du front un léger voile en gaze blanche, que nous pûmes prendre dans la main et examiner. Je le tins moi-même devant la figure de l'Esprit; il était complétement transparent et semblait ajouter à la beauté éthérée de ma femme. Nous traversâmes la chambre vers le canapé qui se trouvait dans un coin, car l'Esprit nous avait dit par coups frappés: *Je voudrais me reposer sur le canapé.* On entendait des bruits et des mouvements; c'était un grand coussin qu'on transportait d'une extrémité du canapé à l'autre. Un instant après, nous y vîmes couchée ma femme. Nous nous penchâmes sur elle, en examinant avec soin sa figure et sa robe. Elle portait au front un ruban étroit, au-dessus duquel se voyait une petite rose blanche. A la tempe gauche se trouvait un bouquet de violettes et derrière l'oreille une rose rouge. Ses cheveux tombaient librement; j'en pris quelques tresses que je disposais sur la robe. Je pus aussi prendre en main et examiner cette dernière. Elle était entièrement blanche et se trouvait plissée au cou et sur la poitrine. Quelques expériences très-intéressantes eurent lieu, lorsque l'Esprit eut disparu. Nous nous tenions debout au milieu de la chambre et la lumière se balançait en face de nous, semblable à une pendule. Elle présentait l'apparence d'un tube en verre ou d'un anneau de cristal ayant deux pouces de diamètre sur six pouces de longueur; elle était suspendue dans son enveloppe comme dans un sac. Cette enveloppe était lumineuse jusqu'à six pouces au-dessus du cristal; le reste en était obscur. A ma demande elle fut placée dans ma main à la hauteur de la poitrine, et pendant que je la tenais, une main la prit et la posa sur le bord du chapeau que je portais. Elle y resta, tandis que je parcourais la chambre. Elle devait peser environ deux livres. J'ai examiné attentivement la lumière, qui, à ma demande, se plaça plusieurs fois dans ma main. Elle me semblait avoir la dureté de la pierre; il se voyait à l'intérieur des rayonnements pour ainsi dire liquides. La main qui tenait la lumière suspendue m'ôta mon chapeau, et les deux objets furent tantôt élevés, tantôt baissés par le même agent. Je remarquai que l'enveloppe devenait obscure, à mesure qu'elle s'éloignait du réservoir de la lumière électrique.

Huitième soirée. — J'avais fait à un morceau de papier une marque particulière. La lumière, accompagnée de son enveloppe, vint se placer sur la table. A la demande des Esprits on mit le papier sur la lumière, où il resta environ trente secondes. Je le pris alors dans la main, et je trouvai des deux côtés de l'écriture en grandes lettres. Je lus d'un côté ce qui suit :

« L'avenir vous réserve de grandes joies. Ne vous laissez pas trop absorber par les affaires. — Estelle. »

Je plaçai de nouveau le papier sur la lumière, mais en le retirant après quelques secondes je ne trouvai plus d'écriture. Je renouvelai cette expérience à plusieurs reprises et je reçus d'autres messages qui disparaissaient de la même façon. L'écriture était toujours remarquablement distincte et semblait être faite au crayon, quoiqu'il n'y en eût pas dans la chambre. Ayant à la fin de la séance attentivement examiné le papier, que je n'avais pas quitté des yeux un seul instant, je n'y pus découvrir d'autre marque que celle que j'avais faite moi-même.

(*Banner of Light.*)

Traduit par J. Mitchell.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMPRIMERIE VALLÉE, 15, RUE BREDA.